

BRIQUE PAR BRIQUE,



« Putain tu peux pas faire moins de bruit ! », « Faut relire mon texte là ! »,
« Y'a 4000 signes de trop, quoi ! », « T'écoutes vraiment de la musique de merde. »

Faut voir la gueule d'un bouclage de *La Brique*. Ça se passe sur un week-end. La dizaine de membres de l'équipe se ramène le samedi, sachant d'avance l'énergie qu'on va y laisser jusqu'au soir suivant. On fait un point sur l'état de nos papiers – trop souvent en retard – et on s'organise comme on peut pour le maquetage. Fonctionnement horizontal et partage des tâches, en tout cas dans l'idéal. Très vite, un dessinateur s'empare de la playlist et donne le rythme à ses homologues qui finissent d'illustrer ce qu'il reste de blanc dans nos pages. Rares sont les bonnes nouvelles lors d'un bouclage. Parfois on a l'impression que tout le week-end n'est qu'une succession de merdes toutes plus problématiques les

unes que les autres. Mais, au bout d'un moment, on n'y fait même plus gaffe et on pense juste à finir, boucler... ça sera toujours ça de pris. Certain-es abandonnent en route, vont se reposer et reviennent plus tard. D'autres ne dorment pas, martèlent sans relâche leur ordinateur ou font cracher la musique des enceintes, transformant ainsi la rédaction en un dancefloor endiablé vers quatre heures du matin. Bref, c'est pas un week-end reposant. Mais, quand on fait un canard, c'est probablement le moment le plus stimulant. Quelque chose prend forme, notre travail n'est plus seulement un vague assemblage de caractères numériques, mais devient quelque chose de concret. Un objet, bientôt du papier.

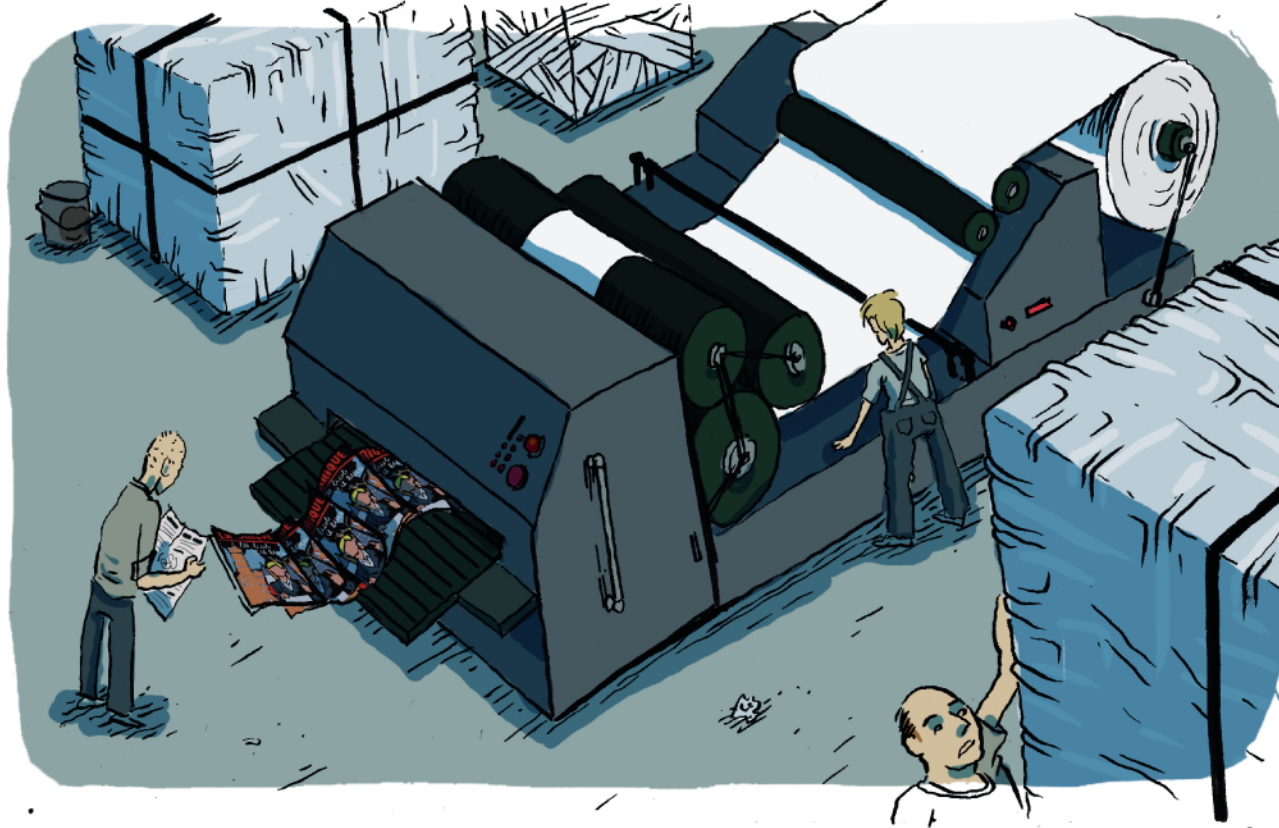


« Faites comme les bourgeois, achetez votre journal ! »
« Martine Aubry, sa vie, ses basses œuvres, tout est dans *La Brique* ! »

L'arrivée de l'équipe avesnoise à la rédaction prend systématiquement la forme d'un apéro. Des tas de *Brique* jonchent le sol, tout le monde déboule avec sa binche, s'installe confortablement et ouvre son journal. Certain-es sont contents du résultat, tandis que d'autres ont le visage qui se décompose à la moindre coquille. Quoi qu'il en soit, il faut maintenant écouler nos stocks de papier. D'abord chez nos propres marchands de journaux, ces braves que nous nommons « dealers ». Les plus courageux d'entre nous s'en vont sur le champ faire une première « tournée ». Mais comme c'est le soir et que les seuls

dealers qui sont encore ouverts sont des bars, leur opération devient vite une tournée des grands ducs. C'est en tout cas ce qu'ils racontent le dimanche suivant, au marché de Wazemmes, lors de la première vente à la criée du nouveau numéro. Du papier dans la main, on harangue la foule, on lâche des slogans et on rencontre des tas de gens. Ils viennent pour nous acheter un journal, nous parler de politique ou de scandales, ou simplement nous dire bonjour, et ils repartent souvent le sac plein d'anciens numéros. Du papier en veux-tu en voilà, en échange de quelques sollicitations et d'encouragements. De quoi nous donner la gouache.

DU BOUCLAGE AU BOUCLAGE



Ce n'est pas parce que nous aimons la campagne que nous imprimons à Avesnes-sur-Helpe, mais bien parce que L'Imprimerie de l'Avesnois nous offre les meilleurs tarifs à proximité. On a quand même une bonne heure de route pour y aller, toujours en binôme. Si on part assez tôt, on a une chance d'assister au tirage et voir comment les ouvriers fabriquent nos couleurs ou mettent en branle les gigantesques rotatives. Après on salue Mével, le chef. Ça arrive qu'il nous imprime trop d'exemplaires, mais il sait se montrer conciliant : « *Allez je vous les fais pour le même prix... vous voyez que les patrons ne sont pas tous des salauds !* » Si on a des provisions, on lui file un chèque qu'il glisse direct dans sa poche, on dépose les journaux qu'il doit envoyer à nos abonné-es et on se casse bouffer une frite avant de repartir vers Lille.



Après la sortie du numéro, on s'offre un peu de répit. C'est l'occasion de se consacrer à la présentation de notre numéro. On organise des débats, bégaye à la radio, projette des films ou on invite nos lecteurs et lectrices à une soirée festive. Un journal a toujours besoin de soutien, et comme on va pas le chercher dans la pub ou la sub, ces petits événements sont toujours l'occasion d'abonner de nouvelles personnes. Et déjà, tout le monde pense à la prochaine *Brique*, on fait des allusions et on commence à trépigner. La thématique qui nous occupera les deux mois suivants est à peu près définie, mais nos idées d'articles ne sont encore que des songes. On sait juste qu'on a envie d'y retourner. Et que tous les lundis soir, à 18 heures presque pétantes, on sera là.



On sort vite fait de l'autoroute direction Lesquin, au Centre régional des transports, le « CRT 4 » plus précisément. Entre d'énormes camions, on se faufile jusqu'au dépôt de la société d'agences et de diffusion qui bosse pour Presstalis, anciennement Nouvelles Messageries de

Presse Parisienne, du groupe Lagardère. C'est de là que les journaux vont se propager, dès le lendemain matin, chez les marchands de journaux de la métropole. En retour Lagardère se prend un tiers de nos ventes... Parce qu'il a le monopole, et parce qu'on tient absolument à être en kiosques.



« Je rentre, j'en peux plus, je suis en train de déceider. »
« Bon ok, ok, je m'en charge, mais ça me fait vraiment chier »

Semaine après semaine, les tableaux noirs de notre local se remplissent à coups de craie. On réfléchit d'abord à la feuille de route, on liste toutes les personnes à interviewer, les livres à lire, les documents à dénicher. Certain-es se mettent à deux pour bosser, d'autres se la jouent plus solitaires, mais nos papiers sont toujours le produit d'une réflexion collective et, bien sûr, de notre taf de terrain. Dans un bistrot, un local associatif, lors d'une manifestation, chez des amis ou au téléphone, l'important pour nous a toujours été de donner la parole, en privilégiant celle des opprimés et des personnes qui luttent au quotidien. Deux semaines avant le bouclage, les premières versions de nos textes tombent et passent tous à la moulinette de relectures collectives. Un moment pas toujours agréable pour le rédacteur ou la rédactrice, mais qui permet clairement de se former et de s'améliorer. Pour ce qui est des fautes d'orthographe, faut dire qu'on n'est

pas toujours au niveau. Mais heureusement, on peut compter sur un couple de profs à la retraite qui nous soutiennent depuis plusieurs années. De la feuille de route on passe au chemin de fer, qui représente le squelette du futur numéro. On passe du temps à discuter de la « une » avec le dessinateur qui a le privilège de s'en charger. Le pauvre croule sous les demandes et envies graphiques de l'équipe et doit parfois proposer plusieurs croquis jusqu'à ce que son dessin nous mette une claque. Tout ça représente des heures et des heures de réunions, mais les deux mois qui précèdent le bouclage passent très vite. Et quand l'heure est venue, on repart au front. Un nouveau week-end de bouclage, une nouvelle *Brique*, de nouvelles tensions, et de nouveaux rires... Dans une aventure collective comme la nôtre, la routine n'est pas toujours déprimante. Parce que comme dit Neil Young : « *La Brique, c'est pas de la limonade* ». À dans deux mois !